

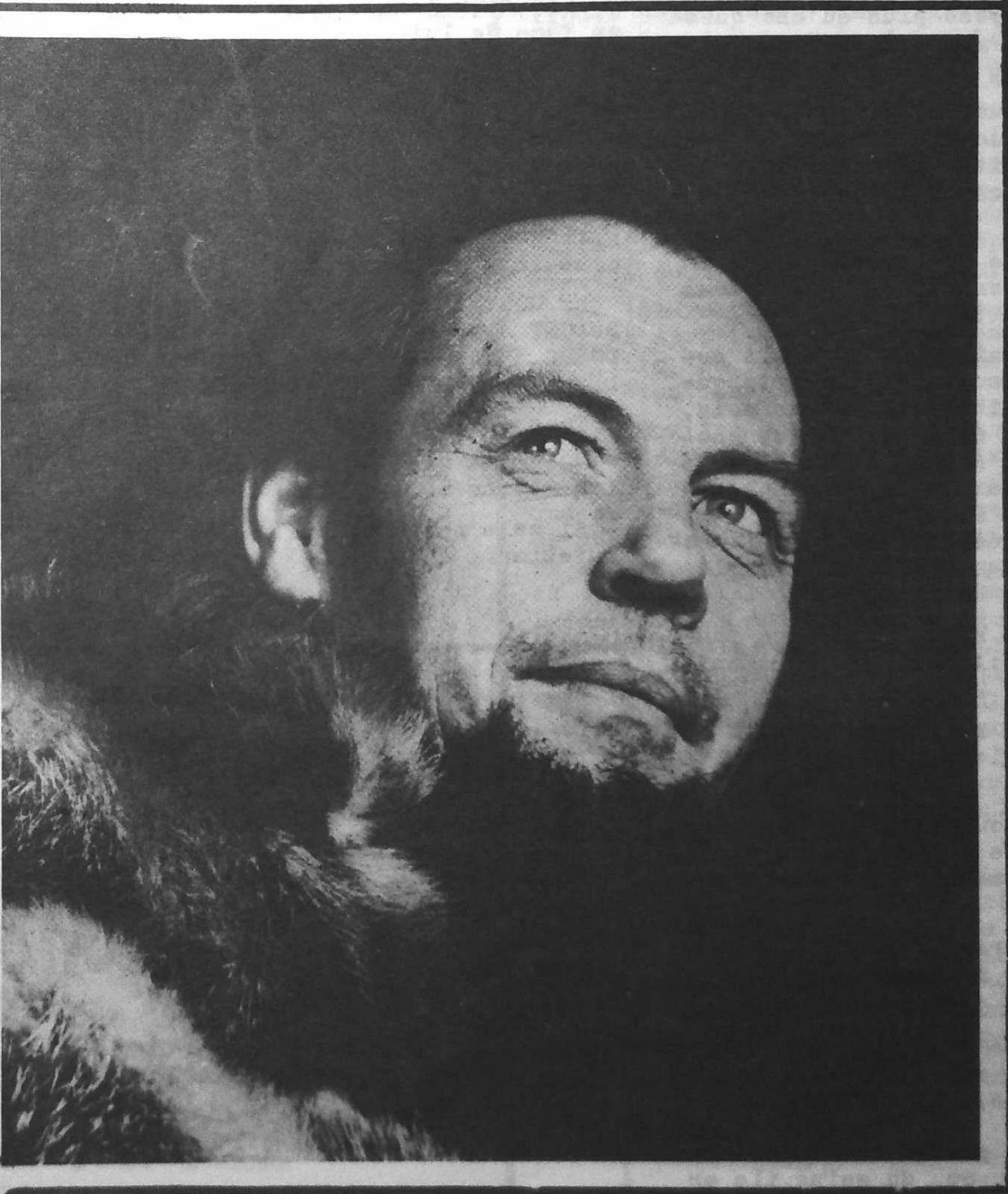
douar breiz

Le
N°

2f.

Kelaouenn diwar ar maez - Le magazine de la Bretagne rurale

Mensuel - N° 2 - Mai-Juin 1969 - 22 - MUR-de-BRETAGNE



g
e
n
n
o
r

ET S'IL N'Y AVAIT PLUS DE

PERCEPTEUR..!

"Tu crois cela possible, ce qu'il y avait dans le journal, ce matin ? "

Le vieux Mathieu retira sa pipe, regarda le cafetier qui lui tendait "L'Echo de Llydaw" et haussa les épaules.

"Moi, vois-tu, dit-il, depuis tous ces chambardements qu'ils appellent Libération, je ne me pose plus qu'une question: est-ce que mon trimestre de pension va être payé le 25 de ce mois ?

- Tu sais bien que le nouveau Gouvernement a garanti que Babylone doit payer toutes les retraites; qu'elle ne peut pas le refuser: car la retraite n'est pas un cadeau...

- Pour ça non ! Ce n'est pas un cadeau, ils m'en ont retenu plus qu'assez tous les mois pendant trente ans !

-... Que la retraite est un droit acquis du travailleur. Peu importe que Llydaw se soit libéré, il y a un mois, de la domination de Babylone, les chemins de fer de l'Empire, l'Electricité de l'Empire, la Marine Impériale, l'Armée, la Fonction Publique et les Postes seront obligées de payer toutes les retraites gagnées à leur service par les citoyens de Llydaw.

- Qu'ils disent. Mais Babylone a touché les retenues: tu crois que l'Empire va les rendre ?

- quand tu as ta retraite, si tu t'en vas vivre en Angleterre, ta retraite te suit, Non ?

- J'sais pas ! avoua Mathieu, perplexe en se grattant le crâne: il ne s'était jamais posé la question. Et puis, c'est pas pareil...

- Moi, tu sais, reprit le cafetier, ça m'intéresserait rudement s'ils faisaient ce que le journal dit ce matin.

- On serait comme Monaco, quoi ! dit un jeune marin du Commerce qui était assis à la table voisine. Seulement on est un peu plus gros...

- A Jersey, c'est presque tout comme, reprit son camarade, ou, du moins, ils en

payent si peu ! La vie est trois fois moins chère qu'à Babylone; les salaires sont au même niveau. De l'avantage de se gouverner soi-même.

- Moi, répéta Mathieu, quand j'aurai touché ma pension, j'y croirai à leur "Libération. En attendant, je suis contre !"

Les deux jeunes gens se plantèrent en face de lui :

" Nous, on en avait marre, tu sais des guerres de l'Empire, du service militaire de l'Empire, de la police de l'Empire.

- Et des impôts de l'Empire ! soupira le cafetier. Si l'Echo pouvait dire vrai !"

Il ouvrit sur la table un journal où s'étalait en gros titre :

LE GOUVERNEMENT ETABLIT UN PROJET DE BUDGET QUI PREVOIT LA SUPPRESSION DU CORPS DES CONTROLEURS ET INSPECTEURS DES FINANCES ET DES PERCEPTEURS.

Tous se regarderent :

"Comment va-t-il faire ? demandèrent les marins.

- Si cela pouvait être vrai ! répéta le cafetier.

A. L.

LES AUTEURS DONT ON PARLE :

Guy HERAUD

L'EUROPE DES ETHNIES

Ronan CAERLEON

LA REVOLUTION BRETONNE PERMANENTE

En vente au Zi Breiz

Rue de la Pompe - Place de l'Eglise
22 - MUR - de - BRETAGNE

IL FAUT QUE CA CHANGE !

S O M M A I R E

Couverture : GLENMOR	
Et s'il n'y avait plus de PERCEPTEUR ?	P. 2
Editorial: IL FAUT QUE CA CHANGE !	P. 3
TRAOU DE BREDERIAN (Choses à méditer)	P. 4 et 7
GLENMOR une interview	P. 5 et 6
QUI A PRIS LA VOLEE A BALLON ?	P. 8 et 9
ENOR DA NAONED (Honneur à Nantes)	P. 10
Concours de dessins d'enfants	P. 10
EVIT AP VUGALE Page des enfants	P. 11 et 12
ANNIK A PARIS (roman)	P. 13, 14, 15
A PROPOS DES GROS TRUSTS LAITIERS	P. 16

Quelque soit le résultat des élections présidentielles, certaines données vont s'imposer au nouvel élu, certains changements qu'il ne pourra pas éviter, sous peine d'un hiver certainement agité.

La première donnée est évidente : il est indispensable d'alléger très substantiellement les impôts payables en fin d'année; il est impossible d'attendre pour le faire le BUDGET DE 1970.

Il faudra donc, avant que les Chambres partent en vacances, leur présenter un texte de loi corrigeant le budget de 1969. Il faudra couper dans les dépenses non nécessaires qui sont évidentes : la ridicule "force de frappe" qui ne peut servir à rien entre la bombe russe et la bombe américaine et toutes les dépenses de prestige, qui sont très impopulaires.

Il faudra remettre complètement sur le chantier un certain nombre de textes qui ont été très mal faits. En voici deux qui devront avoir priorité, étant inapplicables:

La sécurité sociale des chefs d'entreprises et des travailleurs individuels et spécialement le texte sur leurs retraites, dont les cotisations sont démentielles, sans aucun rapport avec ce que peuvent payer des petites entreprises. Il ne servirait à rien de les menacer de majorations et de saisie: lorsque ce système aura conduit à la faillite la moitié des petites entreprises et dégoûté l'autre moitié de continuer, le système s'effondrera de lui-même, faute d'assujettis... Gribouille ne fait pas mieux. Il faudra bien trouver un mode de gestion plus économique. Les Compagnies privées d'assurances - qui ne sont pas des philanthropes - donnaient des avantages supérieurs avec des cotisations moindres. Donc, c'est possible...

Le fameux rébus sur la régionalisation qu'on nous a soumis en Avril. Ce texte, il faut le remettre sur le chantier, par la voie normale de la discussion parlementaire, EN LE MODIFIANT DE FOND EN COMBLE: car ce que l'administration voulait imposer n'était qu'un attrape-nigauds.

Le principe de la régionalisation se révèle de plus en plus nécessaire; mais encore faut-il qu'on ne nous offre pas sous ce nom une super-centralisation camouflée...

M. K. 3

Jouar Greiz

(Terre de Bretagne)

22 - MUR-de-BRETAGNE

Direction : M. A. KERHUEL

Mensuel - le N° 2 f.

Abonnement : un an 20 f.

C.C.P. Mlle KERHUEL
1682-46 Rennes

TRAOU DA BREDERIAN

(Choses à méditer)

TOUTE LA FRANCE TRAVAILLE COMME CA...

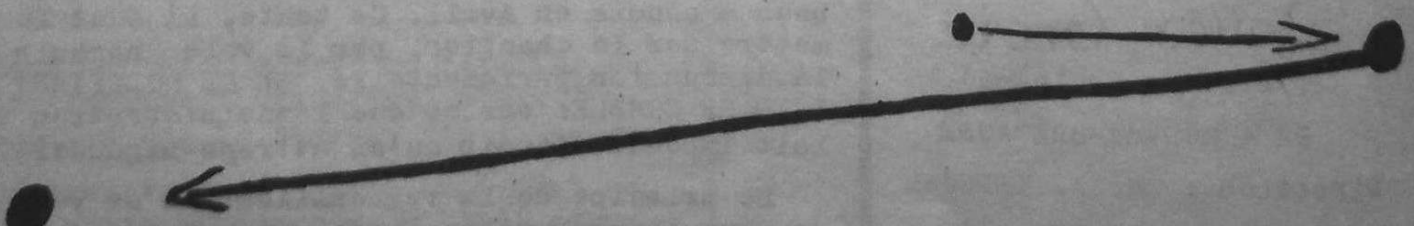
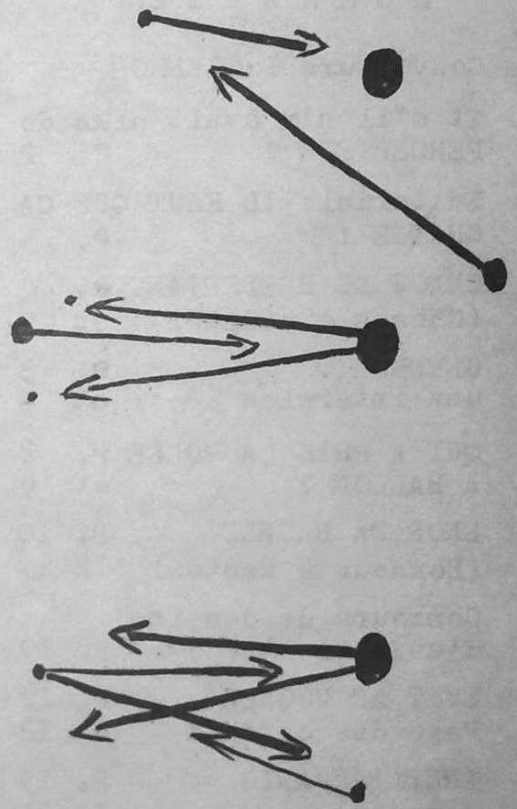
Le petit pot de plastique FABRIQUE A LYON s'en va dans le CALVADOS chercher la crème d'Isigny et revient avec elle pour être vendu à PARIS.

Les vêtements CONFECTIONNES A BREST par une entreprise "décentralisée"(qui ne répond jamais aux commandes des commerçants bretons viennent retrouver le distributeur de PARIS qui en revend à SAINT-POL ou à PONT-L'ABBE, après avoir FAIT PAYER DEUX FOIS LE TRAJET INUTILE, plus son bénéfice.

Notre kaolin, minéral rare en Europe, s'en va se faire travailler à Limoges ou dans la REGION PARISIENNE. On nous dit que nous n'avons pas de matières premières qui puissent nous donner du travail chez nous ; mais on nous enlève les nôtres pour nous obliger à les suivre à Paris ; puis on nous renvoie notre kaolin en vaiselle et en appareils sanitaires, EN NOUS FAISANT PAYER DEUX FOIS LE TRAJET INUTILE (et le bénéfice de la société parisienne)

BRETONS, si vous voulez exporter sur NEW-YORK...
Si vous voulez faire un tour en AMERIQUE...

Prenez le bateau au HAVRE, ou l'avion à ORLY
EN PAYANT DEUX FOIS LE TRAJET INUTILE...



LES FRANCAIS IGNORENT LA GEOGRAPHIE : C'EST IDIOT...ET CA COUTE CHER.

UNE INTERVIEW :

Un regard très bleu, des cheveux à l'artiste, un corps long et souple, une assurance tranquille, une vraie gueule de Breton pur sang : c'est Glenmor.

Je suis allé le voir dans sa propriété de Glomel, entre Rostrenen et Gourin. Assis devant moi, il grille cigarette sur cigarette. Il parle. Quand un mot ne vient pas en français, il le dit en breton. Sa voix est belle, tour à tour douce et voilée, rocailleuse et tonitruante. Parfois, il se déchaine, il bondit comme la mer se jette à l'assaut de la falaise. Un vrai Breton, ce Glenmor, un " Penn kaled " qui dit ce qu'il pense sans détours et qui chante la terre bretonne et son peuple avec tout l'amour dont un Celte est capable.

"GLENMOR, QUAND ET OU ETES-VOUS NE ?

- Je suis né à Maël-Carhaix, le 25 Juin 1931, d'une famille paysanne.

- DEPUIS QUAND CHANTEZ-VOUS ?

- Professionnellement, depuis 1959.

- POURQUOI AVEZ-VOUS CHOISI CE METIER ?

- J'ai toujours été poussé vers l'écriture musicale. Je m'en suis servi. Chacun, quand il aime son pays doit trouver le meilleur moyen de combattre pour lui, c'est tout.

- VOUS PENSEZ QUE CHANTER EST UN MOYEN EFFICACE DE SERVIR LA BRETAGNE ?

- Si j'en juge par le nombre de jeunes que j'ai amenés à prendre conscience du problème breton, j'estime que j'avais raison de choisir mon métier. Si, sur 1 000 ou 1 500 personnes qui viennent me voir sur scène, il y en a 10 ou 15 qui partent convaincues que la Bretagne vaut la peine qu'on lutte pour elle, ça paye !

glenmor

- LES JOURNAUX DISENT: "GLENMOR, BARDE BRETON." ON DISAIT AUSSI: "BOTREL, BARDE BRETON", POURTANT, ENTRE BOTREL ET VOUS, IL Y A UN MONDE. ALORS POURQUOI "BARDE" ?

- Botrel n'a jamais été " Barde breton". Il a fait du folklore, et encore ! Les gens ont tendance à considérer que bardisme et folklore sont synonymes. Rien n'est plus faux. Le bardisme est un journalisme d'opinion ORAL. Je suis le vrai journaliste breton. Le Breton est un romantique. Il faut se servir de sa corde sensible. Les journaux bretons n'ont pas été faits pour la Bretagne. Ils ne savent faire que de la technocratie.

- ACTUELLEMENT, VOUS ETES UNE VEDETTE EN BRETAGNE. LES JEUNES, SURTOUT, VOUS SUIVENT. A QUOI ATTRIBUEZ-VOUS VOTRE SUCCES AUPRES D'EUX ?

- Il faut redonner confiance en eux-mêmes aux Bretons. Ce n'est pas en se lamentant qu'on arrive à quelque chose. Les journaux sont pleins de comptes-rendus du nombre de coups de pied au cul que nous recevons, nous, Bretons. Ce n'est pas une méthode pour gonfler les Bretons. Moi, je leur dis: "Vous êtes quelqu'un ; vous avez droit au respect . C'est pour ça que les gens viennent.

- VOUS VOULEZ DONC AMENER LE PEUPLE BRETON A REAGIR EN LUI CHANTANT QUE, S'IL NE SE BAT PAS, D'AUTRES L'ECRASERONT ?

- Ce n'est pas en lui faisant une belle démonstration au tableau, en lui prouvant par A + B que, s'il ne se révolte pas, il va crever, qu'on arrivera à secouer la Breton. Une chanson peut le faire vibrer et il marchera.

- LA CHANSON QUI VOUS A LANCÉ DANS LE GRAND PUBLIC C'EST "SODOME". SODOME, POUR VOUS, C'EST PARIS. POURQUOI ?

- Dans "Sodome", il n'y a pas un seul vers qui ne soit pas vécu.

"SODOME, C'EST PARIS

ET PARIS, C'EST LA FRANCE,
ON Y CREVE A GENOUX

ON Y VIT TOUT PAREIL..."

Paris est une ville abominable, une ville de trafics incroyables, une ville de pourriture. Il faut avoir vécu à Paris pour comprendre la laideur de cette ville. Paris, c'est l'hydre... D'ailleurs, on n'est plus fier d'habiter Paris. Le mythe de la Ville-Lumière, c'est fini. Et tant que la France restera centralisée, tant qu'elle voudra que tout se passe à Paris, ça ne fera que s'aggraver. Paris, c'est la décadence française...

- LES JOURNAUX FRANÇAIS VOUS CLASSENT COMME NATIONALISTE. COMMENT LE PRENEZ-VOUS ?

- Mais je suis nationaliste ! Je ne m'en cache pas ! Au contraire ! le nationalisme, c'est l'avenir de la Bretagne. Tout le monde le sait maintenant. Les paysans, les jeunes le savent : il faut qu'ils aient leur Parlement en Bretagne ; il faut qu'ils prennent en mains leurs propres affaires. Le courant est irréversible. Rien ne pourra l'arrêter. Quoiqu'on fasse pour l'en empêcher, la Bretagne retrouvera son indépendance, dans un ensemble fédéral. Qu'il soit Français ou Européen, je m'en balance ! Tous les pays intelligents sont fédéralisés et décentralisés. Voyez l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, les U.S.A.. Les jeunes Bretons l'ont compris. Ils ne veulent plus être considérés comme un vague troupeau qu'on envoie travailler à Paris ou dans l'est, parce qu'il n'y a pas d'emplois chez eux. Ils veulent rester en Bretagne avant tout. Et, comme dans le cadre français actuel, leur avenir est bouché, ils savent qu'ils devront se battre. Ils sont prêts. Si la France ne tient pas compte de cette situation nouvelle en Bretagne, elle se cassera la figure. Pour nous, de toute façon, la bataille est gagnée

- VOUS AVEZ ENREGISTRÉ UN DISQUE COMPLÈTEMENT EN BRETON. POURQUOI ?

- Il est normal qu'en tant que chanteur breton je chante en Breton, non ? Le Breton est la langue de la Bretagne. On veut la faire disparaître, depuis la fin de l'indépendance bretonne. On n'y est pas encore parvenu et on n'y arrivera pas. Quand on sait qu'il y a à Brest, dans chaque cours, cinq cents élèves en Breton, à Rennes, autant ! Dans toutes les villes de Bretagne, des centaines de personnes apprennent le Breton. Et le nombre d'élèves augmente toujours. A tel point que je crois pouvoir dire qu'aujourd'hui la langue bretonne est sauvée.

- POUR TERMINER, QUELS SONT VOS PROJETS ?

- Dans l'immédiat, mon second 33 tours vient de sortir. Et toujours des récitals un peu partout, en BRETAGNE et en France..."

Si vous ne connaissez pas encore GLENMOR, allez le voir sur scène ou écoutez ses disques. Vous ne le regretterez pas.

Yann LAUDEN

Si
Breiz



Rue de la Pompe - MUR-de-BRETAGNE

ARTISANAT D'ART BRETON - CREPERIE

LIVRES SUR LA BRETAGNE

DISQUES BRETONS

DISQUES DE GLENMOR

TRAOU DA BREDERIAN

(Choses à méditer)

LA BANQUE EUROPEENNE D'INVESTISSEMENTS
(qui dépend de la C.E.E.)

OFFRE 50 milliards (anciens) à la BRETAGNE

LE MINISTERE FRANCAIS DE L'INDUSTRIE A REFUSE !

Comme elle ne parvenait pas à obtenir des crédits du Ministère des Finances, la Chambre de Commerce de QUIMPER s'était adressée à la C.E.E. dont la Banque d'Investissements peut consentir des prêts pour le développement des Régions Européennes.

Il s'agissait des ports du Sud-Finistère : non seulement pour des travaux ; mais aussi pour créer des industries appuyées sur ces ports, qui auraient donné des emplois à toute la Cornouaille.

Des experts des cinq autres pays de la C.E.E. : Hollandais, Belges, Allemands, Italiens, Luxembourgeois (mais oui : le petit Luxembourg, grand comme un département, à son mot à dire dans la C.E.E.) sont venus étudier sur place le projet et ont donné leur accord.

Et la Banque Européenne d'Investissements a accordé un prêt de 500 millions de francs (50 milliards anciens).

Mais il fallait l'accord du Ministère Français de l'Industrie.

On ne voyait pas pourquoi celui-ci aurait refusé, puisque ce n'était pas de sa poche que l'argent sortait...

Eh bien ! IL A REFUSE !!!

Ce n'est pas la première fois que le Gouvernement Français interdit à la BRETAGNE d'accepter un prêt Européen. :

La C.E.C.A. (Communauté Européenne Charbon-Acier) avait offert les crédits nécessaires pour moderniser et sauver Hennebont : le Gouvernement Français les a refusés.

La C.E.E. avait accordé des prêts pour la modernisation de notre agriculture ; le Gouvernement l'a obligée à les réduire.

En 1967, la Commission de la C.E.E. voulait inscrire à son budget des crédits pour étudier la situation économique en Bretagne. Le Gouvernement Français a refusé en déclarant que la C.E.E. "devait faire des économies"...

Le pardon de Ballon, sur la commune de Bains s/Oust, près de Redon, se célèbre le dimanche le plus proche du 24 Juin. Après la messe dans l'église paroissiale de Bains, en fin de matinée, l'on se rend au lieu-dit "La Bataille", en bordure de la D. 67.

Le lieu historique est marqué par un tertre surmonté d'une croix de pierre qui fut érigée en 1845, lors de la célébration du millénaire de la victoire qui fut remportée par les Bretons, les 23 et 24 Juin 845, dans les champs qui entourent le tertre communal.

Cette bataille est d'une importance capitale dans notre histoire. Elle a assuré l'indépendance de la Bretagne pour 700 ans.

Ni les Mérovingiens, ni Charlemagne n'avaient régné en Bretagne. Louis le Débonnaire parvint à imposer le tribut pendant vingt ans, coupés de révoltes. Ne parvenant pas à tenir le pays, il en confia l'administration à un Breton, NOMENOE.

Louis le Débonnaire mourut en 840. Ses fils se disputèrent son héritage. Nomenoe refusa le tribut et envahit les "Marches", après avoir fait alliance avec le comte de Nantes. En 845, Charles le Chauve passa la Vilaine avec une armée importante. La rencontre eut lieu à BALLON, près de Bains sur Oust.

En deux jours, grâce à la rapidité des archers bretons, Nomenoe battit complètement l'armée franque, pourtant deux fois plus nombreuse. Les Franks, lourdement armés, ne pouvaient ni esquiver les coups, ni poursuivre l'assaillant, qui se dérobait aussitôt qu'il avait lancé une volée de flèches. Le soir du 24 Juin, l'empereur, constatant le désastre, s'enfuit à la faveur de la nuit, et courut d'une traite jusqu'au Mans. Le lendemain matin, l'armée franque, voyant qu'il avait disparu, fut prise de panique et s'enfuit. Nomenoe les poursuivit jusqu'en Anjou.



QUI a pris la volée à BALLON ?

A la suite de cette victoire, NOMENOE fut reconnu Roi des Bretons et le Pape lui envoya la couronne d'or.

NOMENOE est surnommé TAD AR VRO, Père de la Patrie. Les frontières historiques de la Bretagne sont encore celles de son royaume.

L'instituteur a oublié de vous parler de la bataille de Ballon : les Français n'en sont pas très fiers ; aussi elle n'est pas "au programme" ! Mais, après avoir vu le dessin de Mme Pérennou, ...vous n'oublierez plus l'armée franque courant après son empereur...

Le PARDON de BALLON

(Commune de BAINS s/ OUST)

Dimanche 22 Juin 1969



002 E. PÉRENNOU

Enor da NAONED

(HONNEUR A NANTES)

Gant COARER-KALONDAN (eus Naoned)

Distotait merc'hed Arvor !
Distotait ivez, paotred !
Da glevout kanan en enor
En emor d'hor c'hêr veur, NAONED.

E kêr an Dug ALAN VARVEG,
An Dugez Anna zo ganet.
Talhouet, Monloeiz ha Pontkalleg
Aman, a zo bet dibennet.

Banniel Breizh a zo bet douget
Gant hol listri, war zour pep mor,
Hag hor c'hastell meur'zo brudet...
Skeud bras karget gant an envor.

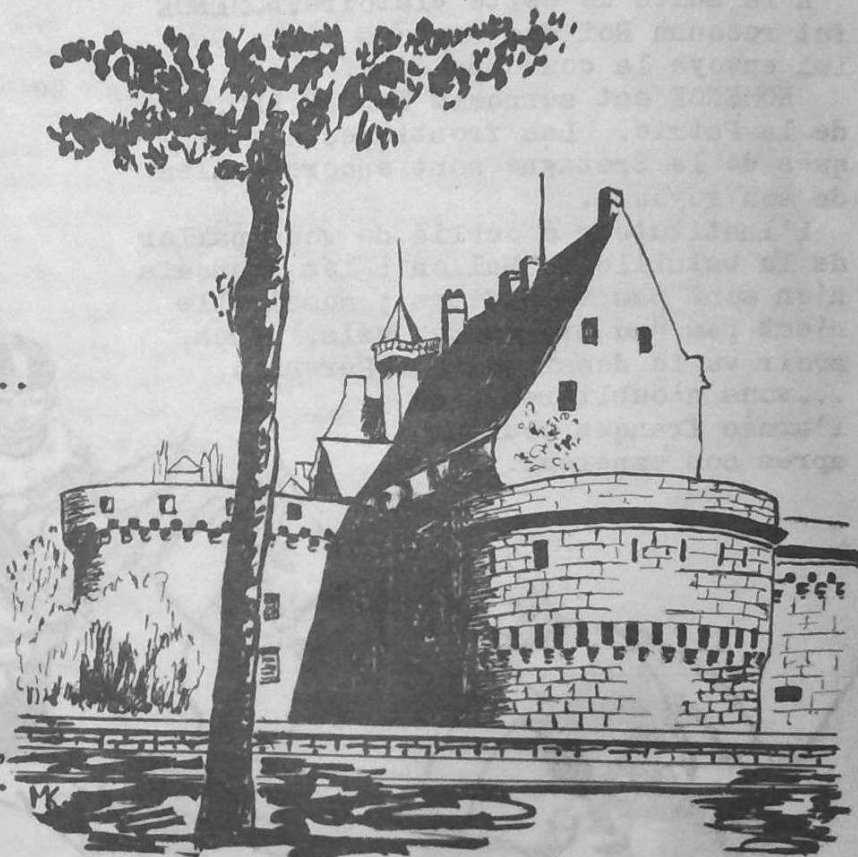
M'en deus unan bemak la'ret
Hor c'hêr garet n'eo ket Brezhon,
Ra zeuio 'ta e kêr NAONED
Ha ra lenno 'barzh hor c'halon.

Approchez, filles d'Arvor,
Approchez, vous aussi, garçons !
Pour entendre chanter en l'honneur,
En l'honneur de notre grande ville.

Dans la ville d'Alain Barbetorte,
Est née la Duchesse Anne.
Ici, Talhouet, Montlouis et Pontcalleg
Donnèrent leur vie pour le pays.

Le drapeau breton a été porté
Parnos navires sur toutes les mers
Et notre grand château
Est le témoin de notre histoire.

Si d'aucuns prétendent
Que notre cité n'est pas bretonne
Qu'ils viennent donc
dans notre ville de Nantes,
Et qu'ils lisent dans nos coeurs.



KENSTRIVADEG TRESAN - CONCOURS DE DESSINS

Gant ar vugale hag ar re yaouank e vo kaset
tresadennoù e tiskouez istor kêr ha bro Naoned.
Ment ar paper: 21 x 27. Skrivañ ul lavarenn
vrezhonek war an tu reizh (tu an dresadenn);
skrivan anv, ead ha chomlec'h an tresour war
an tu gin.

Les enfants et les jeunes peuvent nous faire
parvenir des dessins illustrant l'histoire
de la ville de Nantes et du pays nantais.

Papier : 21 x 27.

Ecrire une phrase ou un dicton en langue
bretonne au recto du papier (côté du dessin)
Au verso, mettre le nom, l'âge et l'adresse
de l'auteur du dessin.

FAIRE PARVENIR LES DESSINS A : EMGLEO AN TIEGEZHIOU (Entente Familiale)
30 Place des Lices - 35 - RENNES ou 4 Allée Maurice Tourneur - 44 - NANTES
25 rue Léon Harmel - 29 N. BREST ou 18 rue Nominoë - 22 - SAINT-BRIEUC

NAONED E BREIZH - NANTES EN BRETAGNE

La vengeance

Il y avait jadis, dans un manoir breton, une vieille cuisinière nommée Gait. Il y avait aussi un lutin qui se complaisait aux travaux du ménage, car il ne voulait aider que les femmes, dans la maison.

Tôt le matin, tard le soir, le lutin balayait la cuisine, lavait les dalles de pierre, récurait les chaudrons de cuivre. Il astiquait avec ardeur les armoires, les vieux lits clos de chêne et travaillait si bien que c'était un plaisir de s'asseoir dans la cuisine de la vieille Gait. Tout y reluisait de propreté et l'on pouvait se mirer aussi bien dans le fond des casseroles que sur le banc-coffre.

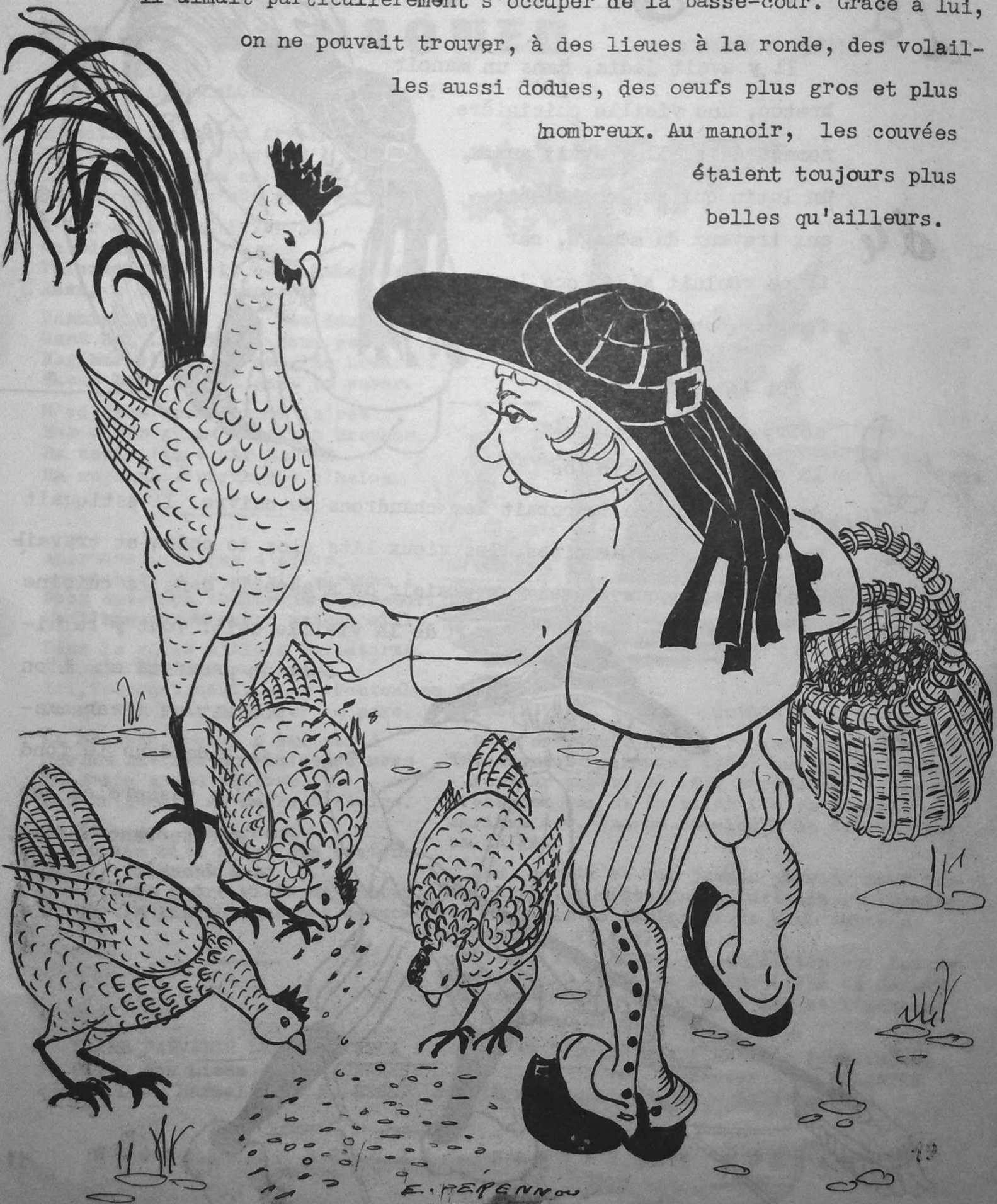


du

lutin



Il aimait particulièrement s'occuper de la basse-cour. Grâce à lui, on ne pouvait trouver, à des lieues à la ronde, des volailles aussi dodues, des oeufs plus gros et plus nombreux. Au manoir, les couvées étaient toujours plus belles qu'ailleurs.



ANNIK A PARIS

"Avec les heures supplémentaires, vous arriverez à faire 600 f., enfin, 60 000 f. anciens".

Annik Le Meur opina, signa sa feuille d'engagement et se retrouva sur le trottoir. Cela ne finissait pas trop mal. Elle était engagée dans une grande boîte: au Prisunic des Batignolles. Elle aurait tous ses dimanches à elle et ses lundis. Elle en avait assez de n'être libre que sur semaine. parce que sa boulangerie du XIVe fermait le mercredi. Elle pourrait profiter des distractions de Paris, des bals. Elle n'aurait plus l'impression d'être surveillée, dépendante...

Il y avait deux ans qu'elle cherchait à quitter cette boulangerie. Elle en avait assez d'être en service, d'être "la bonne", à la disposition de la patronne. Ses parents l'avaient placée là parce qu'ils connaissaient un peu cette famille: c'était une cousine de la femme du gérant de l'Economique. Annik n'était pas trop ravie, mais cela lui permettait de partir à Paris. Elle changerait au bout de deux ou trois mois.

Ce n'était pas si facile de changer ! Plusieurs fois, elle avait voulu rendre son tablier, de colère. Mais voilà bien le problème : sa patronne la logeait. Mal : une chambre "de sixième" sous le toit, glaciale en hiver, étouffante en été. Annik avait demandé aux clients une chambre à louer, une chambre meublée, un peu plus agréable. Introuvable, lui répondit-on. Même les chambres de sixième sont très demandées. D'ailleurs, tous les propriétaires les vendent: de deux millions à 2 800 000 anciens.

Annik resta suffoquée. Sa place était assez avantageuse, puisque, logée et nourrie, elle recevait chaque mois 40 000 francs anciens, bénéfice net. Elle faisait donc des économies. Mais combien d'années lui faudrait-il pour atteindre cette somme ? Et pour n'avoir pas mieux que maintenant...

Sur son jour de congé, elle repéra les hôtels meublés du quartier. Tous étaient pleins. Quand y aurait-il un départ ? - Il y avait une vingtaine de demandes en souffrance... Avec la chance de connaître quelqu'un... "Oui, mais qui ? Annik manquait de relations..."

Dans une petite rue assez sordide, un vieil immeuble, fréquenté comment ? Elle avait hésité à y entrer, à y poser la question rituelle. Il n'y avait rien de libre. Quelque chose de familier dans la voix de la tenancière, un accent... Annik laissa son nom, son adresse. "Tiens, dit la patronne, d'où êtes-vous ? - De Quimperlé. - Moi, de Guingamp. On peut vous avoir au téléphone ? Je vous appellerai quand j'aurai un départ".

Presqu'un an passa, toujours sans solution. Annik partait en vacances la seconde semaine d'août. Le 26 Juillet, sa patronne l'appela au téléphone. Une voix de femme qui n'était pas inconnue lui disait de passer à l'Hôtel Saint-Loup. Elle l'avait oublié; l'adresse lui rappela la compatriote qui l'avait reçue. Elle y courut le soir, sitôt le magasin fermé.

"J'ai un départ le 31 Juillet, lui dit la patronne. Voulez-vous la chambre ? C'est 250 f. par mois - 25 000. Pas cher. - Dès que je rentrerai, s'écria Annik. Je pars en vacances dans dix jours... - Ma petite, si vous voulez l'avoir, vous me la prenez tout de suite. Et vous me payez le premier mois avant de partir. Sinon, je la donne à un autre. Je vous fais un tour de faveur; mais je ne vais pas perdre un mois ! N'importe qui me paiera le mois d'août pour la retrouver en septembre!"

Annik hésita l'espace d'une minute. C'était une chance à saisir: elle l'avait attendue assez longtemps. Elle entamerait ses économies.

En rentrant, elle annonça son départ. La boulangère lui retint la moitié de son congé payé... La séparation fut gla-

biale; mais Annik jubilait. Il lui fallait chercher un autre travail; mais c'était tellement moins difficile à trouver qu'une chambre !

Elle s'aperçut qu'elle ne pourrait pas débrouiller cette question avant de partir. Sur cette première semaine d'Août, tout fermait. Inutile de rester pour résoudre le problème : rien avant la rentrée.

Elle partit chez elle. Craignant que ses parents ne la laissent pas revenir, elle raconta qu'elle avait trouvé une place de vendeuse dans un grand-magasin. Ce n'est pas si facile de mentir. Sa mère voulut savoir où. Elle nomma au hasard "Le Bon Marché". Sa mère ne pourrait y aller voir et Annik pourrait toujours dire qu'elle en avait changé.

La rentrée était là. Cette fois, il fallait trouver quelque chose rapidement. Les deux mois de loyer, payés d'avance, Août et Septembre, avaient déjà écorné les économies. Ce n'était pas si facile qu'elle l'avait imaginé. On lui demandait partout ses "références" et ses "qualifications". D'avoir été pendant deux ans bonne dans une boulangerie semblait la vouer à ne pouvoir rien faire d'autre. Un travail de bureau ? Elle avait été assez bonne élève en classe et avait son brevet. "Vous êtes dactylo ? Non ? Rien à faire : pas de "technicité". Vendeuse dans un magasin : pour cela que demander ? d'être aimable ? c'est possible à n'importe qui, avec de la bonne volonté ? Il paraît que, là aussi, il y a une "technique". On lui demandait des références dans le métier. A croire qu'il est impossible de commencer quoi que ce soit...

Les services de la main-d'oeuvre l'avaient envoyée aux directions des grands-magasins : à la rentrée, on embauche. D'administration en administration, c'était toujours pareil : on prenait son état-civil, son "curriculum vitae" - ce qu'elle avait déjà fait : ce n'était pas long. Bien ; on vous rappellera.

Mais le mois de septembre s'avancait et aucune réponse ne venait. Les économies faites à la boulangerie

baissaient : toutes ces courses, cela voulait dire des tickets de métro. Ce que l'on dépense sitôt que l'on circule un peu !

Elle avait encore de la chance : sa chambre d'hôtel avait un butane. Chez les particuliers, on vous interdit de faire la cuisine ! Ce n'était pas une vraie cuisine ; mais elle pourrait se débrouiller. Elle avait tâté du restaurant le jour de son retour : quelle bourse pourrait y faire face ?

"Vous avez un réfectoire en sous-sol ; vous apportez votre gamelle. Le Prisunic reste ouvert à midi : pas question de rentrer chez soi. Les vendeuses vont déjeuner par roulement : une demi-heure. Il y a des réchauds à gaz pour réchauffer les gamelles."

Cette réponse était une chance ! C'était la seule reçue... Le salaire n'était pas gros : enfin, s'il y avait des heures supplémentaires. Les grands magasins doivent être mieux payés : c'est pourquoi ils ont tant de demandes. On ne doit pas pouvoir y entrer sans "piston"... On était au 25 Septembre... Prenons toujours cela se dit Annik ; si je trouve autre chose, je changerai."

Elle avait bien fait, car, au 1er Octobre, rien d'autre n'était venu.

Il faut être 20 minutes avant l'ouverture pour faire le ménage.

Ces vingt minutes ne laissent pas une seconde à perdre. Epousseter, ranger, réapprovisionner le comptoir : se rendre compte de ce qui manque, le demander à la réserve. Josiane, qui était avec Annik au comptoir papeterie-articules de classe, était une ancienne : elle faisait tout cela avec une rapidité, une précision... Annik, pour le moment, essayait de comprendre. Comment savoir si l'on allait vendre plus de cahiers ou plus de papier à lettre ? "C'est la rentrée ; ce sont les cahiers qui partent, déclarait Josiane. A Noël, ce sera le papier à lettres.

Le rythme du travail se prenait peu à peu. L'empoisonnant, c'était de galo-

per dès la première minute du réveil. Ne rien oublier au départ, car il ne faut pas compter rentrer avant 19h.30 20 h.. Une heure de trajet, entassés dans un métro bondé. Quel étouffoir ! Arrêt. Changement de ligne, galop dans les couloirs souterrains. Ici, tout le monde court... Nouveau quai, nouvelle rame encore plus bondée. Station d'arrivée, remontée quatre à quatre à l'air libre, l'oeil fixé sur la montre. 5 minutes, non, 3. S'il y a la moindre différence... Dieu merci ! la montre avançait un peu. On y est : voilà les autres. Le ménage en hâte. Maintenant, on va pouvoir respirer un peu : les clientes ne sont pas si matinales. Cela s'animera vers 10 h. Entre 11 h. et midi, pas une minute.

Déjeuner en hâte ; il faut réchauffer sa gamelle et avaler. Entre une heure et deux, c'est le coup de feu : tous les employés de bureau des alentours profitent d'un quart d'heure de battement pour faire leurs courses... Ils sont pressés, houspillent les vendeuses. Deux heures : cela se calme ; l'animation reviendra peu à peu, le long de l'après-midi. Six heures moins dix la sonnette qui annonce la fermeture. Il faut liquider rapidement les dernières clientes. Il y a encore à ranger et à faire la caisse. A dix-huit heures 30, il faut que tout le monde soit parti. Bon ! L'enregistreuse et le contenu du tiroir ne sont pas d'accord. Trouver l'erreur. Annik laisse cette responsabilité à Josiane.

Les baches posées sur les comptoirs, tout le monde se précipite dehors, s'engouffre dans le métro, sauf Josiane, qui habite le quartier. On dévale l'escalier ; on se répartit des deux côtés des voies. De nouveau, la compression dans la boîte à sardines. Rentrera-t-elle dans ce train-ci ou faudra-t-il attendre le suivant ? Elle est entrée. D'autres poussent derrière. Si on met encore deux personnes, ce sera irrespirable. On en met cinq. Il en reste autant sur le quai. On ferme à grand peine. On part. A la station suivante une ou deux personnes descendent ; quatre montent. Le corps humain semble indéfiniment compressible.

Correspondance à la station prochaine. Annik a été refoulée jusqu'au milieu : comment revenir vers la porte ? "Pardon, je descends !" Personne ne bouge. Elle ne peut remuer bras ni jambe ; les autres non plus. Arrêt. La porte glisse ; un paquet de corps atterrit brutalement sur le quai et se débande prenant la course dans les couloirs. Le flot se bloque sur un escalier. Le portillon doit être fermé ; un train se charge. Deux minutes qui semblent une heure. Un frémissement se transmet à travers la masse humaine, qui se remet en marche. On monte une douzaine de degrés, un par un. Nouvel arrêt. Le roulement du train passe en avant. On repart. Les quais sont visibles : on y arrive. Un bruit saccadé sème une sorte de panique : c'est le portillon qui se referme. Tout le monde pousse en avant ; les plus proches essaient de passer. La prochaine fois, Annik passera. Non, pas encore : cette fois, il y a trois rangs entre elle et l'ouverture. La porte se rouvre ; elle passe.

Bousculade pour monter ; nouvelle compression. Annik croit se trouver mal. Heureusement, cela se desserre ; en s'éloignant du centre, les descentes se font plus nombreuses que les montées. On commence à pouvoir bouger.

Annik est à sa station. Elle sort. Il pleut. La pluie de Paris est froide. Bah ! l'hôtel n'est plus loin. Le temps d'être trempée tout de même. Ne pas oublier les courses : est-ce qu'il y aura encore du pain ? Le magasin d'alimentation est ouvert. Il n'est pas bon marché ; mais il est trop tard pour aller plus loin : tout serait fermé. Elle remonte dans sa chère chambre. Chère dans tous les sens du terme ! Encore cette gamelle à préparer pour demain. Mais enfin, elle est libre, elle a vingt ans. Elle arrivera bien à faire son chemin à Paris, à y nouer des relations, à y rencontrer la chance d'un bon mariage.

A. LEVENEZ

A PROPOS DES GROS TRUSTS LAITIERS

Deux petites laiteries recueillaient le lait des exploitations situées entre Douarnenez et Quimper. Toutes deux furent récemment absorbées, l'une par la Coopérative de Landerneau, l'autre par le trust Entremont installé à Quimper.

Rien à dire sur la Coopérative: tout s'est passé normalement. Mais Entremont sera bien en peine d'expliquer comment il se fait que le taux de crème ait subitement baissé d'une dizaine de grammes - proportion invraisemblable - dans le lait qu'elle collecte chez les anciens fournisseurs de la SOLACO !

Le prix du litre de lait est réglementé et dépend de la teneur en crème, le prix de base étant fixé pour 34 gr. de matière grasse par litre. Au dessus est dû un supplément de prix; en dessous, il y a lieu à réfaction. Un échantillon est prélevé deux ou trois fois par mois et analysé par le COLLECTEUR.

(Il semble que ceci doive changer: dans le Morbihan, à partir de septembre, il y aura un laboratoire indépendant qui fera toutes les analyses. Souhaitons que ce régime soit rapidement étendu au Finistère et rendu obligatoire.)

La teneur en crème du lait collecté dans ce secteur s'était toujours situé entre 35 gr. et un peu plus de 40, selon les fermes.

Dès qu'Entremont est entré en action, les taux de matière grasse ont subi une chute brusque, descendant jusqu'à 27 gr. et n'atteignant plus jamais le taux de base de 34 !

(Et l'on dira ensuite dans les statistiques que le lait breton... n'a pas de crème)

Une variation aussi brusque est absolument invraisemblable, s'agissant des mêmes bêtes, dans les mêmes pâturages, nourries de la même façon... Les variations ne peuvent dépasser 3 ou 4 gr.. Il est encore plus invraisemblable que cette chute soudaine se produise en même temps pour toutes les fournitures de lait d'un secteur, JUSTE AU MOMENT OU LE COLLECTEUR VIENT DE CHANGER...

Plusieurs paysans ont porté des échantillons au pharmacien pour vérification. Celui-ci a trouvé : 40, 41, 43...

L'affaire aura une suite, car nos agriculteurs sont bien décidés à ne pas se laisser faire.



REGARDEZ BIEN CETTE PHOTO :
OU EST-CE ?